

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

DU JOURNAL,

Perez Castellanos 162.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on adressera les lettres et avis à M. JH. REYNAUD propriétaire gérant.

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par moi.

MONTEVIDEO.

17 NOVEMBRE 1849.

AUX

HEUREUX DE LA TERRE.

à propos

DE

COLONISATION

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

« Il en revient toujours
à ses moutons...
« Prenez son ours ! »
(Paroles d'un sceptique.)

(Suite.)

TROISIÈME ARTICLE.

L'auteur des *Mystères de Paris* et du *Berger de Kra-*
van pense que le meilleur moyen de remédier à tant de
misères—c'est d'encourager les ASSOCIATIONS, soit des
travailleurs entre-eux, soit des ouvriers et les patrons,
dans l'industrie comme dans l'agriculture.

Nous partageons cette opinion, qui paraît d'ailleurs do-
miner aujourd'hui, en France, depuis que l'Assemblée
Nationale a destiné une somme de trois millions de francs
pour faciliter ces sortes d'association et créer de nou-
velles entreprises industrielles ou agricoles.

Les journaux parisiens, et notamment le *Crédit*, le
Travail affranchi, le *Phare Commercial*, ont publié une
foule d'actes de sociétés qui se sont déjà établies sur les
bases indiquées. Formées soit avec les 3 millions votés
par l'Assemblée Nationale, soit avec leurs propres res-
sources, ces associations sont aujourd'hui en pleine acti-
vité, et malgré les difficultés du temps, la langueur des
affaires, elles commencent, dit-on, à prospérer, tant est
puissante la force de l'association dans le travail.

Parmi ces associations si variées, M. Eugène Sue en
cite 20, très remarquables, qui se sont formées à Reims,
au commencement de cette année, entre les membres
d'un pareil nombre de corps de métiers différents. (1)
Ces corps d'états réunis ont fondé le journal *l'Associa-*
tion Rémoise.

Le *Travail Affranchi* a publié l'extrait d'un acte de
société en nom collectif également fort remarquable, passé
à Paris, entre M. Brothier, ingénieur-patron et le man-
dataire de 24 ouvriers ou employeurs de l'usine d'Arca-
chon (Gironde), avec participation aux bénéfices pour les
ouvriers non associés en nom collectif. La durée de la
société est de 25 ans. Son objet est l'exploitation des
hauts fournaux et forges, la fabrication des fontes brutes,
des fontes moulées et du fer, et la culture des terres dé-
pendantes de l'usine connue sous le nom de forges et fon-
deries d'Arcachon. Cet acte a été approuvé par la com-
mission du gouvernement et les associés ont reçu 120,000
francs sur les trois millions votés par l'Assemblée Na-
tionale.

Sans aucune doute, l'esprit d'association entre les ca-
pitalistes, les maîtres ou entrepreneurs d'industrie et les
ouvriers laborieux, sobres et honnêtes, peut résoudre une

(1) En voici la nomenclature : 1° les tisseurs. 2° les
charpentiers. 3° les couvreurs. 4° les apprêteurs et ton-
deurs. 5° les fileurs en cardé. 6° les fileurs en maigre.
7° les chamoiseurs et tanneurs. 8° les menuisiers. 9° les
métallurgistes comprenant dix sept corps d'état travail-
lant le fer et les métaux. 10° les magons, plafonneurs et
plâtriers. 11° les tailleurs de pierre. 12° les tailleurs d'ha-
bits. 13° les tonneliers. 14° les tinturiers dégraisseurs de
laine. 15° les débitants de vins. 16° les peigneurs de laine.
17° les peintres en tout genre. 18° les étrilleurs de laine.
19° les terrassiers pour les grands travaux. 20° les cor-
donniers.

partie du problème social mis à l'ordre du jour par la ré-
volution de 1848; c'est-à-dire, contribuer puissamment au
rétablissement de l'ordre, rendre la vie et l'activité au
commerce intérieur, et créer même le bien être, sinon
l'aisance et la richesse, parmi certaines classes privilégiées
de travailleurs.

Mais, pour nous, la difficulté principale subsistera tou-
jours; à savoir :—l'accroissement rapide de la population,
constaté d'une manière authentique par l'Annuaire du bu-
reau des longitudes, L'INSUFFISANCE DES ALIMENTS.....
et de cette masse d'objets essentiels à la vie, que MM. Blan-
qui et Michel Chevalier ont énumérés, et qui sont loin
d'être produits en quantité nécessaire pour procurer aux
travailleurs—autrement dire au peuple—non pas « un
« bien être, même fort imparfait; MAIS CE QUE LA PLUS
« SOMMAIRE PHILANTHROPIE POURRAIT DESIRER. »

Que feront nos hommes d'état sans cette conjoncture
fatale ? Comment s'y prendront-ils pour accroître la pro-
duction des choses nécessaires à la vie du citoyen?—Adop-
teront-ils, en désespoir de cause, la théorie des communis-
tes, renouvelée des grecs et des romains?—Diviseront-
ils en portions égales la belle terre de France, déjà si
divisée ?..... Voyons, appelons encore à notre
secours la statistique officielle de M. Mathieu (du bureau
des longitudes) et examinons attentivement, sans esprit
de parti, quel serait le résultat de ce partage.

D'après la table n° 1 de l'Annuaire de 1846, la som-
me totale des surfaces des 86 départements français, se
trouve être de 527,686 kilomètres carrés.

Cette somme, multipliée par cent, donne en hectares le
chiffre énorme de 52,768,600. Mettons, en chiffres ronds,
53 millions d'hectares pour la superficie totale du sol
de la France. C'est l'évaluation du cadastre.

Il est clair que si nos hommes d'état consentaient à di-
viser également, (c'est-à-dire, sans faire aucune part du
lion ni portion congrue), entre les trente six millions de ci-
toyens dont nous avons la gloire d'être partie intégrante,
cette belle et fertile terre de France—nous aurions l'av-
antage d'être co-propriétaire d'une portion de territoire
égale à 1. 47 hectare; ou, en d'autres termes, possesseur
plus ou moins légitime de pas tout à fait un hectare et de-
mi de terres plus ou moins arables, et dont le revenu net
s'élèverait à 30 francs par an ! somme d'ailleurs plus que
suffisante pour être électeur et éligible—voire même pré-
sident..... de la république !

Mais il ne faut pas se presser de jouir de tant de feli-
té : il y a beaucoup à rabattre sur nos 53 millions d'hec-
tares; comptons, énumérons le déchet : (toujours de la
statistique officielle !)

Montagnes, routes et rivières.....	6,555,000 hect.
Terres vagues ou inutiles.....	3,841,000 —
Etangs.....	213,000 —
Marais.....	186,000 —
Propriétés bâties.....	213,000 —
Mines, carrières.....	28,000 —
Tourbières.....	7,000 —
Canaux.....	9,000 —
Total.....	11,052,000 hect.

Voilà donc onze millions d'hectares qui ne peuvent
être partagés entre nos 36 millions de citoyens; ce qui
rogne singulièrement notre propriété primitive, d'un hec-
tare et demi ! Cependant la Patrie ne peut pas se passer
de montagnes, de routes, de rivières, de maisons et de
carrières; il faudra donc nous contenter d'un hectare et un
cinquième d'hectare de terres, pour notre part,—soit 24
francs de revenu, déduction faite des impôts; car la Pa-
trie ne peut pas non plus vivre de l'air du temps et se
présenter dans les cercles diplomatiques sans une tenue
décente et un personnel respectable. Nous lui donnerons
de bon cœur le quart ou le tiers de nos récoltes, à cette
adorable Patrie.

Oui mais, malheureusement, nous avons encore à sup-
porter un rabais de 2 millions d'hectares, environ, pour
pâturages, des prés et des bois qui sont d'un produit à peu-
près nul aujourd'hui et d'une nature si mauvaise que le
travailleur le plus intelligent aurait bien de la peine à les
rendre productifs. De sorte qu'il ne nous restera guère

qu'un hectare de terre cultivable—soit 20 francs de re-
venu net, par année, sans compter bien entendu, les pri-
mes d'assurance mutuelles contre la grêle, le feu du ciel
et les débordements de rivières; fléaux inévitables, qui
pourraient d'un seul coup nous réduire à l'état, moins
l'innocence, d'Adam et Eve nos premiers parents.

Laissons maintenant de côté les rêves creux des com-
munistes et allions au fait.

Dans l'état actuel des choses, en France, l'industrie
agricole s'exerce sur un peu plus de 40 millions d'hes-
tares.

Sur cette quantité 22,818,000 sont destinés à la produc-
tion des céréales; mais il faut remarquer que les ensem-
cements annuels n'occupent qu'un peu plus de 14 millions
d'hectares; le reste demeure en jachère ou sert à son tour
à la culture des racines et des plantes fourragères, telles
que le trèfle, la luzerne, le sainfoin etc.

La récolte moyenne des céréales, sur cette étendue de
14 millions d'hectares, est évaluée à 153 millions d'hecto-
litres; c'est-à-dire, un peu moins de 11 hectolitres par
hectare.

La semence exige un sixième de la récolte totale. En
Prusse et en Angleterre cette semence n'est que du huit-
ième et du neuvième de la récolte.

La bonne récolte dépasse la récolte ordinaire d'environ
20 millions d'hectolitres.

La mauvaise récolte offre sur la récolte ordinaire un
déficit qui n'excède guère cinq millions d'hectolitres.

Le produit annuel, évalué en argent, de la culture des
40 millions d'hectares ci-dessus, s'élève comme nous l'a-
vons vu déjà, à une somme de cinq à six milliards de
francs. Cette valeur est égale à celle des produits an-
nuels de toutes les industries manufacturières prises en-
semble ! (2)

On a calculé, d'après le recensement de 1831, que le
nombre des individus occupés en France aux travaux
agricoles s'élevait de 20 à 22 millions, sur 32 millions
dont se composait la totalité des habitants de la France.

Nos lecteurs pourront, à l'aide de ces données authen-
tiques se rendre plus facilement compte de l'état perpé-
tuel de gêne de l'industrie agricole, malgré les protec-
tions dont les gouvernements qui se sont succédé l'ont
entourée.

« En effet, disent les rédacteurs du *Dictionnaire du*
Commerce, l'agriculture, pour produire une valeur de cinq
milliards de francs, employant deux fois plus de bras que
l'industrie manufacturière n'en emploie pour une pro-
duction égale, il s'en suit que le prix de revient des
produits agricoles est double de celui des produits ma-
nufacturés; en d'autres termes, l'agriculture paie sa
main d'œuvre une fois plus cher que les autres in-
dustries.

« Il y a cependant des personnes qui prétendent que
ce qui manque à l'agriculture ce sont les bras. Cette opi-
nion nous semble une grave erreur.

« Ce qu'il faut, au contraire, à l'agriculture, c'est une
économie de main d'œuvre; c'est l'introduction de méthodes
abrégatives, c'est l'emploi des machines; et parmi ces der-
nières il faut placer les voies de communication au pre-
mier rang.

« Si l'agriculture, avec la moitié moins de bras, par-
venait à produire la somme actuelle de subsistances, som-
me absolument nécessaire (souvent insuffisante) à la nour-
riture de toute la nation, il est clair que l'agriculteur pro-
fiterait d'une portion très grande de la différence de main
d'œuvre; car l'agriculteur, pouvant par son travail four-
nir à la subsistance d'un plus grand nombre d'individus,
recevrait en échange une plus grande proportion des pro-
duits de leur travail.

« Aujourd'hui deux tiers de la nation sont occupés aux
travaux nécessaires à la subsistance de tous; il faut donc
le travail de deux laboureurs pour acheter celui d'un ou-
vrier manufacturier.

« Si, au contraire, un laboureur suffisait à faire vivre
en même temps que lui même deux ouvriers manufactu-
riers, il aurait en échange de son travail le produit du tra-
vail de ces deux hommes.—Cela est évident.

(2) Voyez le *Dictionnaire du Commerce*, article *Agri-*
culture.

« Si l'introduction de méthodes abrégées de travail est nécessaire dans toutes les industries, elle l'est plus encore dans l'industrie agricole. — L'industrie manufacturière s'exerce au moyen de deux éléments : le *capital* et le *travail*; — l'industrie agricole est grevée d'une troisième charge, la *rente* due au propriétaire du sol.

« Ce qu'il faut au commerce agricole, c'est le *crédit* et des *capitaux* qui permettent l'emploi des *bonnes méthodes*; il y aurait encore, et pour le propriétaire et pour le producteur, de grands avantages à obtenir de tels secours. Ce qu'il faudrait, ce serait d'arriver au produit annuel actuel à l'aide de dix millions de travailleurs au lieu de 20 ou 24, et non de jeter encore, comme le voudraient plusieurs écrivains, quelques nouveaux millions de bras dans nos campagnes. Mais, en France, il faut l'avouer, la division du sol s'oppose trop souvent à ces améliorations. La petite culture est plus dispendieuse que la grande, et malheureusement elle n'offre pas toujours en compensation (tant s'en faut !) l'aisance du paysan. (3)

« Les intermédiaires nécessaires entre le producteur et le consommateur, — d'autant plus nombreux que les *voies de communication* sont plus rares, — sont beaucoup trop multipliés dans l'industrie agricole. Des denrées, le blé, le vin, les huiles, passent dans un trop grand nombre de mains avant d'arriver au consommateur; — et si celui-ci paie cher, le *bénéfice* n'est pas pour le *producteur*. — On a cherché à régulariser les écoulements; la création des facteurs des halles aux blés, au beurre, etc., est une institution sage et digne de louanges; mais l'agriculture reste dévorée par une plaie honteuse, INFAME, et contre laquelle le remède n'est pas encore trouvé : — cette plaie, c'est l'*USURE*. — L'agriculteur ne jouit d'aucun crédit. C'est au comptant qu'il exerce son industrie; c'est au comptant qu'il paie ses travailleurs. Pour attendre l'époque où l'*accapareur* vient chercher ses récoltes, le malheureux est obligé d'avoir recours aux prêteurs de village, la race la plus impure qui ait jamais souillé la terre. Il n'est pas rare que les emprunts se fassent à plus de cent pour cent par an !

A. H.

(Continuera.)

ROSAS S'AMUSE ENCORE.

Le lougre *Fama* arrivé de Buenos Ayres, vendredi à midi, nous a apporté les journaux et notre correspondance, qui sont venus corroborer les assertions de plusieurs passagers, sur la position anxieuse des étrangers à Buenos Ayres.

A l'agitation forcée dont l'impulsion avait été donnée

(3) La comparaison de quelques uns des principaux faits agricoles en France et en Angleterre, donnera plus de valeur à nos raisonnements et serviront à les prouver.

Nous avons vu qu'en France la moyenne du produit d'un hectare, en céréales, est de 11 hectolitres environ.

En Angleterre, cette moyenne est de 28 bushels (10 hectolitres 17) par acre de 4,840 yards carrés (soit 4 415 mètres carrés en nombre entier.) La moyenne par hectolitre et par hectare, est donc de près de 23 — ou plus du double de celui de la France.

La Grande Bretagne, comprenant l'Angleterre, le pays de Galles et l'Ecosse, contient une population de 16,537,398 âmes.

Sur ce nombre, 1,041 802 familles étaient, d'après les documents publiés par le parlement en 1833, employées aux travaux agricoles.

En calculant 5 individus par famille, nous trouvons 5,209,010 personnes employées aux travaux du sol, ou moins du tiers de la population totale.

Le sol cultivé en Angleterre est de 13 millions d'hectares.

En France, nous avons vu que le sol cultivé est de 40 millions d'hectares, et qu'on évalue la population agricole entre 22 et 24 millions d'âmes. — Ainsi, pour cultiver un espace trois fois plus grand, la France emploie une population plus que quadruple.

Mais cette différence ne serait pas concluante : c'est moins l'étendue du sol que le *travail* qui fait l'abondance.

L'Angleterre et l'Ecosse, avec 5 millions de bras et 13 millions d'hectares, nourrissent une population de 16 millions d'habitants.

La France, avec 22 millions de bras et 40 millions d'hectares de culture, nourrit seulement le double d'habitants; encore la nourriture qu'elle leur procure, est elle bien inférieure à celle des anglais !

(Dictionnaire du Commerce.)

par l'émigration d'une partie de la population étrangère de Montevideo, a succédé un calme ou plutôt une torpeur qui s'explique par les dernières nouvelles venues d'Europe. La probabilité du rejet de la convention Le Prédour, a réveillé parmi le petit nombre des familiers de Rosas un ferment de haine mal contenue contre les français. Quant au reste de la population, sa joie n'est pas douteuse, mais toute manifestation doit être refoulée par circonspection et par crainte. Ce n'est que les portes bien closes que nos compatriotes osent s'entretenir bien bas, de leurs espérances. La terreur qu'inspire Rosas et ses satellites, paralyse toute expansion, et ce n'est qu'en tremblant que nos amis osent confier une partie de leur pensée à des lettres qui portent sur la suscription la formule obligée : *Vive la Confédération, meurent les sauvages unitaires !*

C'est en vain que M. Southern s'est mis en campagne pour pousser ses compatriotes à signer la fameuse pétition, dans le but d'obliger le Dictateur à garder les pouvoirs extraordinaires dont il fait un si terrible usage. On pense que le ministre britannique en sera pour ses frais d'inconséquence et d'illogisme, et qu'il trouvera très peu de sujets anglais disposés à offrir à Rosas leur avenir, leur fortune et leur vie.

Les meneurs du parti rosiste, ont essuyé un échec encore plus complet de la part de la population française, qui leur a donné une leçon de patriotisme et de sagacité nationale en refusant de s'associer à une démarche, aussi absurde dans la forme, qu'elle est exorbitante dans le fond.

Dans un conciliabule tenu par quelques français indignes de ce nom et à la tête duquel figurent un M. Bazin, et Monsieur le commandant de la corvette française l'*Astrolabe*, il fut arrêté qu'on tâcherait d'entraîner la population française dans cette manifestation anti-nationale, au risque de la compromettre. La maison de M. Hardoy, où se réunit le club rosiste, fut choisi pour le lieu du rassemblement à l'aide duquel on espérait surprendre la bonne foi des français, dût-on employer l'intimidation envers les plus récalcitrants. Mais nos compatriotes qui sont payés pour se rappeler que, les conseillers ne sont pas les payeurs, ont fait justice de cette conspiration, en refusant de se rendre à la réunion. Quelques uns mêmes ont protesté d'une manière énergique contre une semblable prétention.

Nous remarquerons en passant, que ces chauds partisans de Rosas sont les mêmes qui, il y a deux ou trois ans, s'affichaient ouvertement comme ses ennemis les plus acharnés. Une autre inconséquence qui nous frappe également, c'est que ces ardents amis du Dictateur, si empressés d'apposer leur signature au bas d'un acte inqualifiable d'outrecuidance fédérale, refusèrent obstinément de signer les adresses de la population française de Montevideo, à MM. Deffaudie, Lainé, Walewski, et même l'acte d'adhésion à la République Française. Cette conduite n'a pas besoin de commentaire.

Mais ce qui doit beaucoup plus surprendre, c'est de voir le commandant de la station; un officier français, prendre part à de pareilles intrigues. C'est pousser par trop loin la galanterie. ... nous n'osons pas ajouter française. Nous comprenons la puissance de deux beaux yeux comme ceux de Doña Manuelita; nous concevons qu'ils entraînent dans des tourbillons de poussière à la suite de son coursier fougueux, des officiers que l'inaction ou on les laisse, livre aux douceurs de la villégiature de la *quinta* de Palermo.

Nous comprenons encore que Rosas confie certaine partie de son gouvernement à sa fille, en la faisant son intermédiaire auprès de nos galans officiers, en la laissant chargée de la distribution de ses faveurs. Car en agissant ainsi, le rusé Dictateur obtient des résultats qui lui donnent de sa puissance, une idée qui n'est pas mince.

Mais ce que nous ne pouvons comprendre, c'est que le champagne et deux beaux yeux, fut-ce ceux d'une Madone, puissent fasciner un officier français au point de lui faire porter un toast comme celui qui a été prononcé à un déjeuner donné chez M. Hardoy en l'honneur d'un fameux *Mazhorquero*. A la Belle ! A la Digne ! A l'incomparable Manuelita !

Il y a quelques années, un grand bal de noces avait lieu dans les salons des *vendanges de Bourgogne* à Paris. Un groupe de jeunes élégans entouraient une jeune personne d'une beauté ravissante. Cette essaim de désœuvrés qui pullulent à Paris, allait toujours grossissant pour admirer la belle jeune fille devant laquelle ils étaient en extase. C'était à qui arriverait jusqu'à elle pour obtenir la promesse d'une valse, ou d'un quadrille, dont les chiffres pressés à la file couvraient déjà plusieurs pages de ses tablettes. L'orchestre venait de faire entendre le prélude de la valse, un heureux cavalier présentait d'un air triomphant sa main pour recevoir celle de la belle blonde, et

tous les yeux envieux et jaloux se portaient sur ce couple, toutes les bouches formulaient cette demande : *Quelle est donc cette belle personne ?* — Un petit bossu se tenant adossé contre une colonne qui semblait le repousser, se chargea de la réponse. Cette belle demoiselle, dit-il, d'une voix stridente et assez haut pour être entendu de tout le monde — « Cette belle blonde, c'est la fille de M. Samson, l'exécuteur des hautes œuvres ? — C'est la fille du Burreau ! » Il se fit un vide immense autour de la malheureuse Paria du préjugé, elle ne trouva pas un bras pour la soutenir, elle tomba sur le plancher, et pas un gant jaune n'osa toucher la blanche robe de la malheureuse, sur laquelle l'horreur qu'inspirait l'homme de la loi, faisait apparaître d'horribles tâches de sang.

Oh sans doute que l'officier dont nous parle notre correspondant, ignorait que la belle, la digne, l'incomparable Doña, à laquelle il portait un toast si pompeux, était la fille du bourreau de Varangot, de J. Roque, de Garat (de Bayonne), de Mousseaux, de Lavie, de Bouche, de Bessin (de Falaise), de Bacle, de P. Escaray, de P. Jauréguy et de cent autres français. Oh ! sans doute que si cette idée lui fut venue, il eut brisé son verre croyant le voir plein de larmes et de sang français ! — Et Rosas n'eut pu en se couchant, embrasser la *paloma* chérie et s'écrier plein d'une orgueilleuse fierté : « Oh ma fille, tu es digne de ton père ! Ces *gringos* son bien amusant ! Ils ont une manière bien risible d'entendre ce qu'ils appellent la dignité nationale.

Rira bien qui rira le dernier ; dit un vieil adage de notre pays. Que Rosas s'amuse tant qu'il le pourra. Qu'il chante victoire, la France pourra bien, avant peu lui dire comme la Fourmi de la fable : « Eh bien, dansez maintenant. »

Si nous avons bonne mémoire, c'était il y a huit ans; la disparition d'un missionnaire français de Damas, fit soupçonner et torturer des juifs de cette ville ; un consul français présidait à cette rigoureuse instruction. Les coreligionnaires des accusés jetèrent un cri et la conduite du consul français devint l'objet d'une enquête pour laquelle le consul de France à Alexandrie envoya un vice consul à Damas. Le jeune Baptiste Bustaingorry a disparu il y a peu de temps sous le couteau d'un *Mazhorquero*, sa mort est certaine, puisque le consul général de France a autorisé la vente des effets qui lui avaient appartenu. Il y a huit jours qu'à Buenos Ayres dans une course de chevaux, M. A. Astout, sellier, généralement estimé de ses compatriotes, a été traversé d'un coup de lance, par un soldat de police, parce qu'émporté par son cheval, il forga le passage d'un point défendu.

Nous croyons bien que les français résidant sur les rives de la Plata valent devant l'humanité, les juifs de Damas. Nous croyons encore que la République Française ne se montrera pas moins soigneuse du sang de ses enfants, que la France de M. Guizot. Mais ce que nous ne croyons pas, c'est que notre généreuse patrie permettra jamais de couvrir de son drapeau le Montfaucon des bourreaux de la Plata.

Europe.
FRANCE.

Paris, 1er septembre.

FETE DU CONGRES DE LA PAIX

A VERSAILLES ET A SAINT CLOUD.

Lundi matin, vers midi, le chemin de fer de Paris à Versailles conduisait huit cents étrangers, Anglais, Américains, Allemands, Belges, Italiens, venus à Paris pour assister au Congrès de la Paix. Le gouvernement a senti qu'il devait à ses visiteurs de toutes nations une hospitalité digne de la France ; aussi a-t-il bien vite pensé à Versailles. Versailles, ce sont toutes les magnificences à la fois ; Versailles, c'est l'art ; Versailles, c'est la nature ; Versailles, c'est la royauté ; Versailles, c'est l'écrin de Paris. Quand Paris veut qu'on l'admire, il fait voir Versailles ; quand la République a des accès de coquetterie, elle se montre en Monarchie.

Versailles, avec les grandes eaux, pendant le jour ; et le soir, Saint-Cloud avec les grandes eaux aux flambeaux, voilà ce que la République a offert en spectacle aux missionnaires de la Paix. Une grande idée valait bien une grande fête.

Le temps était magnifique ; et nos compatriotes de Londres, de Boston et de Philadelphie ont pu admirer tout à l'aise, pendant le trajet, les magiques vallées, les bois luxuriants, les vertes plaines où la Seine fait cent détours avant de s'éloigner de Paris, comme si elle regretta de quitter son premier océan. Un cicerone parisien a pu leur montrer de loin le charmant aqueduc de Marly, qu'un poète appelle « un pont de l'air, » et le sombre mo-

nument de la Manufacture de Sèvres. En se penchant à la fenêtre de leur wagon, ils ont pu voir, à quelques lieues appuyé à ces plaines, à ces bois et à ces eaux, Paris formidable et immense, ce Paris qui se dresse en perspective devant toutes les idées, devant toutes les nations, devant toutes les capitales ; et le cicérone parisien a pu dire avec orgueil à ces voyageurs, qui avaient vu tous les horizons : Comparez !

Versailles est triste aujourd'hui, il a la plus triste des tristesses : la solitude dans la splendeur. Dès qu'on y entre, on lui sent je ne sais quel air dévôt et provincial. Les avenues, les maisons, les édifices portent le deuil. Cette ville qui s'est tant amusée, qui a tant ri, tant joué, tant chanté, qui a eu tant d'esprit, de folie et de génie, qui a dansé tant de menus, mangé tant de soupers, donné tant de mascarades, porté tant de carrosses, dépensé tant de millions ; cette ville maîtresse qui avait supplanté la ville souveraine, cette reine qui n'avait pas le trône, mais qui avait le lit, cette capitale de la main gauche, chez qui se levait la Roi-Soleil, que lui est-il donc arrivé ? La voilà aujourd'hui sombre, grave, silencieuse ; elle n'a plus de cour, elle n'a plus de faveur, elle est à distance de Paris, elle est froide, compassée, retirée du monde, hélas ! comme Lavallière, la voilà devenue dévote elle est entrée en province.

Ne raillois pas. Versailles a souffert. Elle aimait ses rois, cette ville. Ces maisons autrefois si habitées, ces jardins autrefois si remplis, ce palais autrefois si entouré, croyez-vous qu'ils n'aient point aujourd'hui la conscience de l'abandon où ils sont laissés ? Croyez-vous qu'ils n'aient point le ressentiment de l'affront qu'ils ont subi ? Car, par une cruelle fantaisie de la Providence, c'est à Versailles que la révolution de 89 a commencé, et l'on pourrait dire que c'était à Versailles qu'avait commencé la monarchie. Versailles a vu s'accomplir l'œuvre du grand roi et s'ébaucher l'œuvre du grand tribun. Il contient à la fois le salon d'Hercule et la salle du Jeu de Paume. Sur la grille du palais il y a encore un écusson fleurdelysé et couronné, sur la muraille de la salle du Jeu de Paume, il y a encore une plaque de marbre noir où est gravé le fameux serment. Cette plaque de marbre, c'est l'épithaphe de Versailles.

Voilà pourquoi Versailles est triste dans sa grandeur. Mirabeau y assombrissait Louis XIV.

S'il était une pensée faite pour rendre à cette ville un peu de sérénité, c'était l'idée de la paix. Versailles est un tombeau, et la paix va bien aux tombeaux.

Aussi le palais et la ville ont-ils dû se prêter, sans trop d'amertume, à la fête qui se préparait pour nos hôtes du Congrès. Qui n'a vu jouer les eaux de Versailles ? C'est un spectacle si grand, si magnifique, si varié, et en même temps si populaire, qu'il serait à la fois impossible et superflu d'essayer de le peindre ici. Mais, plus encore que la beauté du spectacle, ce qui nous a intéressé, c'est l'enthousiasme et l'étonnement des spectateurs. Si quelque chose devait frapper ces hommes primitifs, c'était ce jardin unique dans l'univers. Beaucoup d'entre eux, la plupart, arrivent du fond de l'Amérique. L'un d'eux a fait huit cents lieues par terre avant d'arriver à un port où il put s'embarquer pour la France. Nés, élevés dans le pays des forêts vierges, au milieu de végétations indomptées et sauvages de l'Ohio et de la Floride, où la nature est livrée à elle-même, ces hommes religieux et naïfs devaient donc plus que qui que ce soit se sentir pénétrés d'admiration devant cette œuvre, aussi prodigieuse que la première, de la création aidée de l'homme. Venir d'Amérique en France, c'est venir de fort loin, mais venir d'Amérique à Versailles, c'est faire un bien autre voyage. De Boston à Paris, il y a deux mille lieues. Qui peut évaluer la distance qui sépare la cataracte du Niagara du bassin de Neptune ?

Quel charmant pendant aux jungles de l'Amérique, que les quinconces de Versailles ! C'est le front encore assombri des ténèbres des immenses forêts du Nouveau-Monde, que nos hôtes américains se sont proménés sur le sable fin de ces allées poudrées à frimas et sous l'ombre de ces arbres en coiffure de cérémonie. Ils avaient laissé là-bas la nature en rébellion, ils trouvaient à Versailles la nature soumise, ils avaient assisté là-bas aux grandeurs de la lutte de la création contre l'homme, Versailles leur montrait les beautés de la victoire de l'homme sur la création. Là-bas, c'étaient des fleuves qui brisaient les digues et qui dévastaient les habitations, ici, ce sont des rivières qui obéissent à des machines et qui viennent baigner un palais ; là-bas, la nature hérissait sa beauté d'un inextricable réseau d'épines, de lianes et d'arbres empoisonnés ; elle avait une redoutable et fauve armée de tigres et de serpents au service de son intimidante virginité ; elle se fortifiait derrière des remparts de rochers et

des fossés de précipices. A Versailles, la nature, au lieu de colères sublimes, n'a plus que des jeux charmants : à Versailles, les forêts sont des bosquets, les rochers des rocailles, les poisons des parfums, les lianes des guirlandes, les cataractes des chutes d'eau, et les Niagara viennent de la Seine. La nature, ici, a bien encore ses mystères et ses profondeurs : mais, au lieu d'être habitées par des monstres, elles sont peuplées par des déesses. Enfin, dernier trait qui complète la conquête de la nature, à Versailles les lions sont de marbre, et l'art les retient prisonniers. Nos respectables quakers et leurs quakeresses ont dû emporter de leur promenade à Versailles une impression nouvelle et inconnue pour eux, de la grandeur infinie du monde. Transportés au vol d'un navire d'un monde dans un autre, ils tombaient du colossal dans le magique. De chez les géans, ils passaient chez les fées.

Ce qui a surtout semblé les frapper, après tant de merveilles, après le bassin de Latone et le bosquet d'Apollon, c'est le bassin de Neptune. Quant ils ont vu ce volcan d'eau vomir par le dieu Neptune et sa cour de nymphes, de naïades et de tritons, alors leur enthousiasme est arrivé à son comble, et ils ont poussé quatre hurrahs frénétiques. Neptune a eu autant de succès que Cobden.

En présence de pareils chefs-d'œuvre, qui n'admiraient ? Qui ne se sentirait ravi, transporté, ému, devant ces eaux où se sont engloutis tant de millions, et où il y a pour un million de tuyaux seulement ! La construction de Versailles a été, pendant quelques années, la grande préoccupation de la France : Colbert travaillait avec Lenôtre. 40 mille hommes de troupes permanentes labouraient, bêchaient, creusaient, construisaient les aqueducs et les nivellements, et faisaient la guerre, — une véritable guerre — à la nature. On faisait venir de vingt-cinq lieues la rivière de l'Eure. Le roi avait ce sublime caprice de créer lui-même le paysage de son palais. On raconte que lorsqu'il examina les comptes de Versailles, Louis XIV fut si épouvanté qu'il ordonna qu'on les brûlât devant lui. Voltaire évalue ces dépenses à cinq cents millions, qui en font plus de neuf cents de notre monnaie, Mirabeau à douze cents millions : Volney à quatre milliards six cents millions, et le duc de Saint-Simon estime que, « pour Marly seul, on ne dira pas trop en parlant par milliards. » M. le duc de Noailles prétend rectifier tous ces calculs, et porte le relevé des dépenses totales à deux cent quinze millions, monnaie du temps. Il est vrai que M. de Noailles croit faire ainsi sa cour à Mme de Maintenon.

Mme de Maintenon a été, en effet, accusée par quelques-uns, et, entre autres, par ce mauvais duc de Saint-Simon, d'avoir été pour quelque chose dans ces dépenses : s'aurait été, selon lui, « pour plaire à Mme de Maintenon que Louvois fit entreprendre ce prodigieux travail au roi, qui n'y pensait apparemment pas. (1) Nous l'ignorons, mais en tout cas, nous ne refusons pas de croire à cette complicité qui honorerait à nos yeux Mme de Maintenon. N'était-elle pas l'âme de ce Versailles ? N'a-t-elle pas été, pendant des années, la reine véritable, la véritable maîtresse de maison de ce palais ? Puisque nous visitons Versailles, si vous voulez voir son appartement, montons là-haut, dans les combles de ce petit château Louis XIII, bâti en 1627 par Lemercier, et que Louis XIV, avec son admirable goût, a su conserver et encadrer dans son palais nouveau. C'est dans ces mansardes qu'habitait Mme de Maintenon. On la reconnaît bien là, n'est-ce pas ? cette sévère marquise, qui réveille un si charmant souvenir d'austérité et de grâce, de piété et d'amour, de puissance et de modestie, et qui, en devenant la femme de Louis XIV, a voulu rester la veuve de Scarron.

Trois mansardes, mais quelles mansardes ! C'est la mansarde du riche. Rien n'est somptueux comme un grenier blanc et or. Dans les profondes embrasures des fenêtres, l'architecte a ménagé de véritables petits boudoirs d'où l'œil plonge sur la cour de marbre du palais ; on peut voir à l'aise les broderies de toits et les quatre groupes de statues qui y représentent l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Entrez dans ce grenier doré, vous êtes chez Mme Scarron, et voici les tabourets de papiers où les duchesses s'asseyaient devant Mme de Maintenon.

CHARLES HUGO.

(La suite au prochain numéro.)

Les deux discours prononcés par M. Victor Hugo au Congrès de la Paix, et la manière dont il a présidé cette réunion, lui ont tellement concilié la cordiale sympathie de ses auditeurs, qu'ils se sont immédiatement concertés pour lui en laisser un brillant témoignage. Les Américains et les Allemands étaient d'avis qu'on frappât une médaille en l'honneur de notre célèbre écrivain, mais les Anglais

(1) M. de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon*.

ont pensé qu'il fallait décerner au président du Congrès une rémunération plus en harmonie avec son talent poétique ; ils ont proposé une couronne de chêne en argent ciselé. Cet avis a prévalu. (Idem)

Le bateau à vapeur la *Chimère* est arrivé ces jours derniers à Toulon, venant de la Plata. Les feuilles toulonnaises disent que ce bâtiment a apporté la nouvelle du prochain départ de plusieurs autres navires de la station, notamment du *Grondeur*, qui viendra sans doute désarmer à Toulon. Le traité Le Prédour serait la cause assignée à ce démembrement des forces navales françaises.

La *Gazette du Midi*, en rapportant ces faits, ajoute les réflexions suivantes :

« Si le fait est réel, il faudrait en tirer une conclusion bien triste pour la France, car on ne pourrait guère douter, alors que M. Le Prédour n'eût reçu des instructions secrètes qui approuvaient d'avance tout ce qu'il ferait et rendaient ainsi complètement dérisoire la condition de faire ratifier le traité à Paris. Espérons, pour l'honneur de notre pays, qu'il y a eu, dans ce récit, erreur ou exagération, et que M. Le Prédour n'aura pu, en éloignant nos bâtiments de guerre, décider d'avance la question et nous mettre hors d'état de revenir sur son déplorable traité, lors même que des ordres tout contraires lui parviendraient plus tard. »

Tous les organes impartiaux et désintéressés de la presse abondent dans le sens de ces critiques, qu'a si légitimement soulevées l'incroyable projet de convention de M. Le Prédour. Jamais l'opinion publique ne s'était prononcée peut-être avec une plus significative unanimité ; disons aussi, que jamais agent français n'a fait aussi bon marché que M. Le Prédour, de la dignité nationale, et n'a montré un aussi étrange oubli des intérêts qu'il était chargé de représenter et de défendre.

Puisque nous sommes amenés à revenir sur la question de la Plata, nous devons restituer son sens véritable à une phrase de notre article de samedi, qu'un mot oublié a rendu complètement inintelligible.

Il est dit, à la fin du neuvième alinéa :

« Sa conduite tombe sous le coup de ces principes, dont il a fait à M. de Lesseps une si rigoureuse application. »

Il faut lire ;

« ... Dont il a été fait à M. de Lesseps une si rigoureuse application. »

(Journal du Havre.)

Nous avons parlé, à deux reprises déjà, de la spéculation matrimoniale de Mme Farnham, âme compatissante au douloureux célibat des chercheurs d'or du Sacramento, et qui se dispose à fonder, sur les rivages du Pacifique, un établissement rival de la maison Foy, de Paris. L'idée était humanitaire autant qu'ingénieuse ; elle faisait honneur au cœur de Mme Farnham, non moins qu'à son intelligence commerciale. Mais, par malheur, le mérite de l'initiative lui échappe !

Un journal de l'Amérique du Sud annonce, en effet, qu'une entreprise analogue a été organisée, bien avant qu'il ne fût question de Mme Farnham, par un négociant de Saint-Yago, au Chili ; cet industriel philanthrope a demandé, par la voie de la presse, deux cents jeunes filles, blanches, pauvres et vertueuses (*ninas, juvenes, blancas, pobres y de conducta intachable*), d'un physique passable (*middling-fair*, comme on dit en style commercial), pour être importées en Californie. Le but de l'opération est celui que s'est proposé Mme Farnham ; c'est de procurer des établissements honorables à ces *ninas*, en les mariant avec les étrangers qui, après avoir fait fortune aux *placers* sont tout disposés à offrir leur main et leurs richesses aux premiers échantillons passables de l'espèce féminine, que le destin ou un vent favorable pourra jeter sur les côtes du Pacifique.

La Californie est destinée à devenir, dans un avenir prochain, le champ d'asile de toutes les vierges délaissées auxquelles nos vieilles civilisations n'offriraient que la désolante perspective de coiffer Sainte Catherine. La colonisation de ce pays ne pourra qu'y gagner, ainsi que l'ordre intérieur fondé sur les bases de la Propriété et de la famille !

(Journal du Havre.)

On lit dans le *Journal des Débats* :

« Le président de la République est allé aujourd'hui habiter le château de Saint-Cloud, où il compte rester, dit-on, jusqu'à la rentrée de l'assemblée législative. »

Hôtel de la Marine

RUE VINGT CINQ MAI, N° 81.

Cet établissement se recommande par la perfection de tout ce qu'on y sert journellement.

M. Guillot son directeur, qui a été cuisinier de plusieurs notabilités, s'empresse toujours de mériter la confiance des personnes qui voudront bien l'honorer de leurs patronage.

Il se charge aussi des commandes en ville, et des dîners les plus distingués.

Dans la même maison, on loue des appartements commodes et très agréablement situés, on assure les personnes qui les loueront, de soins assidus.

AVIS.

M. Auguste Chadafau, prévient le public et principalement les cafetiers, qu'il vient d'ouvrir une fabrique de liqueurs et de sirops, dans la rue du 18 Juillet n. 82; il prévient aussi les amateurs de bon goût qu'il a reçu de France, toutes espèces de jus et fruits pour faire toutes sortes de sirops, comme

sirop de limon ou de citron,
idem de vinaigre,
idem de vinaigre framboisé,
idem de groseille,
idem de framboises,
idem d'orgeat,
idem orangeade,

le tout au prix d'une pataque la bouteille et \$ 4 400 reis la douzaine.

On trouvera dans le même établissement toutes sortes de jus de fruits pour faire les gélées et glaces et un grand assortiment de liqueurs et d'eau de vie à un prix très modéré.

AVIS.

Nous recommandons à l'humanité de nos compatriotes le nommé CARPI, qui a perdu les deux bras par suite d'un accident déplorable et qui, au lieu de se livrer à la mendicité, à mieux aime, quelque pénible que soit ce travail, courir la ville et vendre des chandelles. Nous ne doutons nullement que tous les Français lui donnerons la préférence pour leur consommation domestique.

AVIS.

M. Derozeaux chirurgien et dentiste, membre titulaire de la Société Nationale d'Emulation du département de la Vienne, a l'honneur de prévenir le public, qu'il se charge de nettoyer la bouche, et de toutes les opérations concernant la dentition; il cauterise les dents d'après le procédé nouveau de MM. Desirabode et Fattet;

Il se charge également de toutes les opérations relatives à l'histoire naturelle; empailler et mettre en peau, ou classer tous les objets qu'on voudra bien confier à ses soins.

On trouvera aussi chez lui, l'Elixir Odonalgique et le Beutme de Comping, contre les hémorroïdes, crachement de sang; chlorose, affections cancéreuses, crevasses ausesin et fleurs blanches, etc. etc.

S'adresser tous les jours de 8 heures du matin à 4 heures du soir, rue de Buenos Ayres, n° 212.

AVIS OFFICIEL. DEPARTEMENT DE POLICE.

Guillaume Sagrera a été nommé courtier des passe-ports avec approbation du gouvernement supérieur, après avoir donné caution et rempli toutes les formalités voulues par le décret du 28 août dernier.

Ce qui se fait savoir à qui de droit.

Montevideo, 17 septembre 1849.

DEPARTEMENT DE POLICE.

L'autorité s'occupe actuellement à décou-

vrir quels sont les auteurs de la fraude qui se fait de temps à autre, sur les monnaies d'argent à deux colonnes qui circulent de par la ville "limees ou rognees sur le cordon," de telle sorte, que sur celles de douze vintains, principalement, il manque un tiers ou un quart. En conséquence de quoi nous prevenons le public que de pareilles pièces ne peuvent circuler pour leur valeur "première intrinsèque," que même elles doivent être refusées; personne n'étant dans l'obligation de les recevoir pour leur ancienne valeur. Ce pourquoi celui qui persisterait à continuer une pareille fraude serait exposé aux poursuites voulues par la loi.

Montevideo, 15 septembre 1849.

SOLSONA.

REFUTACION A LAS CALUMNIAS IMPUTACIONES DE LA

"PRESSE" Y DU "COURRIER DU HAVRE"

Hechas á la benemérita poblacion francesa

EN EL PLATA

por

JOSE LUIS BUSTAMANTE.

Con este título, se ha publicado un folleto en 4° de 26 páginas, por la imprenta URUGUAYANA; Se vende en la Librería Nueva, calle del 25 de Mayo Nros. 230 y 232, al infimo precio de 6 vintenes con el solo objeto de costear al impresion.

AVIS DIVERS.

A Vendre.

à très bon compte.

Les articles suivants, récemment arrivés de France.

Miel blanc de Narbonne, orge perlé premier blanc, Chloroforme, iodure de Potassium, iode Cyanure de Potassium, Arsenic en poudre, Sous-carbonate de soude pour les savonniers et les pharmaciens, Blanc d'Espagne pour les peintres, Bandages pour cadets et enfants, Pessaires, Canules à injections en Caoutchouc, Biberons montés en pis de vache, Suspensoirs, etc. etc. etc.

S'adresser, rue de la Convencion, n°. 145 et 147, au détour de la pharmacie du Lion D'or.

Pommes de terre

Première qualité, en vente à VINGT-SIX réaux le quintal, chez M. Moreau.

Rue du 25 Agosto, n° 161.

montrichar.

RUE DU JUNCAL, N° 46.

Arrange les vieux chapeaux qu'il met à neuf, blanchit les chapeaux de paille en toute perfection.

L'ancien tir de pistolet rue de la Brecha est ouvert tous les jours, on y donne des leçons de principes aux amateurs, on y trouve des pistolets de qualité supérieure à simple et double détente.

De la place de la Matriz esquina du Cabilo on voit l'enseigne



Nous invitons les personnes qui désireraient se procurer le premier ouvrage en entier de la collection des SEPT PECHES CAPITAUX, à adresser sans retard leurs demandes à l'imprimerie du journal, où il ne s'en trouve que très peu d'exemplaires.

LA CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANCAISE,

Premulguée par l'Assemblée Nationale le 12 novembre 1848.

Brochure in 32

Se vend au l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue Perez Castellanos n. 162.

A vendre

Un billar à un prix modéré, s'adresser rue de Zavala n. 93.

DENTISTE.

Napoleon Aubanel, déjà connu à Montevideo, ou il exerce sa profession depuis plusieurs années, a l'honneur d'annoncer à ses habitants qu'il a transféré son domicile dans le logement qu'occupait le défunt Frederic Vaniseghen.

On trouve chez lui un grand assortiment de dents naturelles idem de composition dite incorruptibles et tout ce qui concerne sa profession.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront chez lui depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi.—Il se transportera aussi à domicile

Il offre aux indigents ses soins gratuitement depuis midi jusqu'à deux heures.

Rue des Missions, n° 118.

Chambres Garnies

A LOUER.

Au jour et au mois. S'adresser à M. Auguste, ancien cuisinier de l'hôpital, rue de Buenos Ayres n. 215.

Il prévient aussi qu'il a un dépôt de meubles à vendre.

Gants et Cravattes.

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 Mai, n. 251, maison du consul italien.

Hamard, coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129 a l'honneur de prévenir les elegans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût qu'il vendra au plus juste prix.

Les ouvrages suivantes reliés ou broché sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Peches Capitaux.—L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mystères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mystères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mystères de Sainte Helène.

Le Sansonnet.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n°. 162.